

Duel amoureux

Dorit RABINYAN

Elle est israélienne, lui, palestinien, et entre eux c'est le coup de foudre et un amour compliqué.

Le beau roman de Dorit Rabinyan aujourd'hui traduit en France a suscité une vive polémique en Israël, où le ministère de l'Éducation a demandé rien moins que son exclusion du programme des sections littéraires au lycée. Ce qui a provoqué un tollé et valu à l'auteure de *Sous la même étoile* d'être aussitôt soutenue par Amos Oz et Svetlana Alexievitch. Avant que son livre ne devienne un best-seller dans son pays ainsi qu'en Allemagne et en Italie.

Il faut dire que *Sous la même étoile* touche un sujet particulièrement sensible. On découvrira ici l'histoire de Liat Benyamini, une traductrice israélienne de 29 ans venue s'installer un moment aux États-Unis après avoir étudié la littérature anglaise et la philologie à l'université de Tel Aviv. Un hiver glacial et neigeux, dans le New York bouillonnant d'après le 11 septembre 2001, la jeune femme fait la rencontre inattendue de Hilmi. Ce dernier a été serveur, laveur de carreaux, distributeur de prospectus et bien d'autres choses encore. Peintre

qui a tiré le diable par la queue avant de commencer à vendre quelques toiles, Hilmi se trouve être le professeur d'arabe d'un ami de Liat. Artiste bohème, il ne sait ni nager ni conduire, travaille dans un appartement un peu crasseux de Brooklyn qui lui sert d'atelier. Hilmi, lui, n'est pas israélien. Il a grandi à Hébron où ses parents ont atterri en 1967, après avoir fui les combats et quitté le camp de réfugiés de Jéricho, puis à Ramallah. Entre lui et Liat, c'est le coup de foudre immédiat. La fusion. Du jour au lendemain, ces deux-là deviennent totalement inséparables. Mais impossible pour Liat d'expliquer à sa famille et à ses amis de Tel Aviv qu'elle est tombée amoureuse d'un Palestinien...

La question politique, les amoureux de *Sous la même étoile* ne peuvent pas ne jamais se la poser. Sans ensuite réussir à éviter les querelles et les disputes. Liat trouve Hilmi bien trop naïf, et lui qu'elle se montre une sioniste excessive ! Avec beaucoup de finesse, Dorit Rabinyan décrit les rouages d'une passion pas comme les autres. Celle qui unit un homme et une femme issus de deux mondes à la fois si proches et si opposés.



★★★
Sous la même étoile (Geder Haya) par Dorit Rabinyan, traduit de l'hébreu par Laurent Cohen, 400 p., Les Escales, 21,90 €

Nouvelle vague

William FINNEGAN

Une autobiographie du journaliste du *New Yorker* qui raconte sa passion du surf.

En 2016, le prix Pulitzer a eu la bonne idée de couronner parmi ses lauréats de l'année le livre intense d'un fameux journaliste du *New Yorker*. Reporter chevronné ayant à maintes reprises été sur le front des opérations, William Finnegan y rend hommage à « une vie de surf ». Ces *Jours barbares* salués conjointement par Anthony Doerr et Rodrigo Fresán démarrent à Honolulu au milieu des années 1960. Une époque où le jeune Bill surfe déjà depuis trois ans. Né à New York, William Finnegan a d'abord grandi en Californie où il est monté pour la première fois sur une planche verte, un jour d'été.

Autour d'un gamin ne reculant jamais devant la bagarre, on trouve une mère conciliante qui lit Joan Didion, milite et élève ses quatre enfants. Le père, lui, est un fort en gueule qui travaille pour la télévision et qui excellait encore il y a peu sur la glace, équipé de patins. Les



parents de William sont du genre compréhensif, ils lui laissent la bride lâche et les coudées franches. Et ne craignent surtout pas qu'il cherche toujours le bon spot en s'attachant avec fougue à lire une vague, à la déchiffrer.

« Presque tout ce qui se passe dans l'eau est indicible – tout langage est inadapte », explique fort bien le mémorialiste avisé. Celui-ci arrive pourtant à trouver les mots pour faire partager sa passion pour le surf. Plus qu'un sport à ses yeux : un refuge, un rempart, une rai-

son de vivre. L'intrépide William Finnegan, on ne le quitte pas d'une semelle lorsqu'il voyage aux îles Fidji et en Australie, à Java ou en Ethiopie. Quand il essaye le LSD, quand il tombe amoureux de demoiselles pré-nommées Caryn ou Sharon. Quand il s'improvise tour à tour pompiste, voiturier dans un restaurant, vendeur en librairie ou serre-frein à la Southern Pacific. Quand il claque ses premiers salaires en planches de surf. Quand il décide de s'engager dans la presse, en cherchant pour ses articles la transparence et la précision.

Jours barbares est un volume plein comme un œuf. Page après page, le lecteur partage des aventures pour le moins singulières.

Et apprend à mieux connaître un type épris de liberté, qui trace continuellement sa propre voie. Sans jamais perdre de vue l'océan et ce qu'il a à offrir à ceux qu'il aime.

A.F.

★★★ **Jours barbares (Barbarian Days : A Surfing Life)** par William Finnegan, traduit de l'anglais (États-Unis) par Frank Reichert, 528 p., Editions du sous-sol, 23,50 €

